

Désirs de transmettre

Je suis professeure de Lettres Modernes depuis 24 ans. J'ai traversé des réformes de l'enseignement du français en collège, en lycée, plus ou moins « efficaces », plus ou moins heureuses. En quête et en réflexion permanentes pour chercher l'émancipation et le plaisir pour les élèves et moi-même, j'ai toujours lutté contre des projets qui me semblaient élitistes ou bien éloignés des réalités de terrain que nous connaissons dans nos établissements scolaires. Malgré des moments de découragements, des moments de colère, des moments de lutte, j'ai réussi, jusqu'à présent, à préserver non pas ma santé, ma fatigue et mes angoisses mais ma joie d'enseigner, mon enthousiasme et mes DÉSIRS.

Aujourd'hui, à la lecture des nouveaux programmes du français en seconde et en première, à la découverte des nouvelles modalités d'épreuves du baccalauréat en première, je suis « désolée » et triste. Désolée, comme l'entendait Hanna Arendt (1), c'est-à-dire privée de mon sol, du terreau duquel je puisais de quoi renouveler mon désir de transmettre : la joie du partage des découvertes personnelles, des rencontres singulières et particulières avec des œuvres d'art. La joie de créer, d'inventer, au fur et à mesure de l'année, un espace collectif d'échanges qui permette de faire circuler les savoirs de manière horizontale, joyeuse et stimulante pour toutes et tous. Le plaisir de lire, de découvrir des auteur.e.s, des manières d'écrire et de voir le monde différentes animaient la préparation de mes cours. Et la petite souplesse et les maigres libertés pédagogiques qui nous restaient, je les savourais (certes en tordant parfois pas mal les B.O. !!). Cette désolation produit évidemment de la tristesse puisque, sans vouloir être taxée d'alarmiste, les propositions des réformes Blanquer concernant l'enseignement du français (qui sont en droite ligne dans l'esprit de toutes les autres : École de la confiance, réforme globale du bac, parcoursup, etc...), sont non seulement prescriptives mais surtout éradiquent toute possibilité pour les enseignants d'inventer leur séquence, de choisir leurs œuvres, leurs textes, leurs approches pédagogiques.

C'est en effet à des rôles d'exécutants et d'évaluateurs permanents que nous soumettent ces B.O. injonctifs. Qu'en est-il de la confiance accordée aux enseignants lorsqu'on ne leur laisse plus aucun espace de liberté et d'inventivité ? La Novlangue a atteint son point culminant. Heureusement, le roman visionnaire d'Orwell ne sera pas programmé par nos programmeurs en chef ! Qu'en est-il, aussi de la relation entre les profs et leurs élèves, lorsque l'on attend de chacun une marche à suivre UNIQUE avec la belle contemplation du drapeau français et le chant de la Marseillaise exigés dans nos écoles ? Qu'en est-il de nos désirs, à toutes et tous, et de nos temporalités propres d'apprentissage, à l'heure où les calendriers des épreuves finales et communes prévues, combinées, montrent que les profs corrigeront ou fabriqueront des épreuves au lieu d'être face à leurs élèves à échanger et partager ? Opportunément les logiciels et autres bases de données seront là pour animer nos chers petits et les briefer à coups de QCM !

Enfin, sur le contenu proposé, sans entrer dans le détail, les œuvres imposées choisies par le ministère montrent bien le désir d'une école qui trie, élague et conserve les élites, les héritiers. J'adore me lancer dans le défi de partager Bérénice, Les Liaisons Dangereuses ou Les Rêveries du Promeneur solitaire, oui, lorsque je l'ai librement choisi et que j'y ai tracé mon propre parcours, ma propre approche avec mes textes échos, mes œuvres picturales ou poèmes contemporains découverts dans l'été... J'adore aussi susciter, réveiller le goût de la lecture et montrer aux lycéens que la littérature se fait aujourd'hui. Que « contemporain »

ce n'est pas Gide ou Beckett, comme on le lit dans les manuels, mais des dramaturges, romancier.e.s, penseur.e.s et poètes publié.e.s en 2019. Les écrivain.e.s d'aujourd'hui ont donc, eux aussi, de quoi être tristes et désolé.e.s ! Quels lecteurs leur restera-t-il une fois ce passage par ces années lycée ?

Je cherche désespérément le moyen de retrouver mes désirs : ceux de rire avec mes élèves à la lecture d'un texte que je leur soumetts, ceux de penser à eux quand je rencontre une œuvre nouvelle, ceux de me sentir libre et responsable de choix et de manières d'être avec les adolescents.

Un espace de rencontres sera-t-il encore possible ?

Delphine Dieu.

- (1) La désolation : perte du moi et de ses assises dans le monde. Épictète déjà, nous rappelle Arendt, était parvenu à distinguer entre la solitude d'une part, où se maintient une forme de rapport à l'autre, et la désolation où l'on se retrouve radicalement abandonné au monde, abandonné des autres, soit par le deuil et la mort de nos proches ou par l'anticipation de notre propre mort, soit encore par l'effet d'une extrême hostilité d'autrui qui menace notre vie. Mais ce qui n'était, dans l'expérience des hommes et pour le philosophe Épictète, qu'une épreuve limite et rare, devient l'expérience fondamentale des hommes sous le régime totalitaire, une sorte d'être-au-monde destructeur et contradictoire. Ainsi privés du monde et arrachés à leur moi, **les individus isolés et atomisés perdent toute forme d'intérêt et de conviction, non seulement pour ce qui les entoure mais jusqu'en eux-mêmes. Le but de l'éducation totalitaire est alors atteint, non dans la violence « d'inculquer des convictions mais de détruire la faculté d'en former aucune. »** (C'est moi qui souligne).